

FLATTÉE ET POURFENDUE

Représentations de la figure de la lectrice dans *Le Pionnier de Sherbrooke*

FLATTERED AND ASSAILED

REPRESENTATIONS OF THE FIGURE OF THE FEMALE READER
IN *LE PIONNIER DE SHERBROOKE*

HALAGADA Y CRITICADA

REPRESENTACIONES DE LA LECTORA EN *LE PIONNIER DE SHERBROOKE*

MYLÈNE BÉDARD

Volume 42, Number 3 (126), Spring–Summer 2017

Les genres médiatiques (1860-1900)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041046ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041046ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Article abstract

If the 19th-century newspaper is shot through with fiction, regardless of divisions between headings (this is what Marie-Ève Thériault (2007) understands as the “literarization of the newspaper”), the relationship between gendered genres remains to be examined. Focusing on the effects of the imaginative system and the fictionalization of the feminine in the French Canadian press in the second half of the 19th century, this article examines the impacts of the compartmentalization of the masculine and the feminine under specific headings on forms of discourse and the construction of reading in *Le Pionnier de Sherbrooke*. Preliminary work on this regional newspaper shows that women were the subject of fictionalization in the 1860s, 1870s and 1880s, but that figures emerged other than the harpy—which was very present between 1836 and 1838 (Randall, 2013)—, including the figure of the female criminal. Brief news items specifically exploited this figure, which took on a number of different forms: murderess, woman guilty of infanticide, poisoner, and even criminal female reader. At a time when newspapers were printing serialized novels to attract a female readership, news items demonized women and especially women readers. The fact that the portrait of the female reader presented in journalistic content dedicated to women, particularly serials, was not quite the same as the portrait drawn in a number of brief news items, raises questions about how the boundaries of genres in the press were defined in terms of gender categories.

Cite this article

BÉDARD, M. (2017). FLATTÉE ET POURFENDUE : représentations de la figure de la lectrice dans *Le Pionnier de Sherbrooke*. *Voix et Images*, 42(3), 39–52.
<https://doi.org/10.7202/1041046ar>

FLATTÉE ET POURFENDUE
Représentations de la figure de la lectrice
dans *Le Pionnier de Sherbrooke*

+ + +

MYLÈNE BÉDARD

Université Laval/Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature
et la culture québécoises (CRILCQ)

Si les recherches récentes en histoire littéraire de la presse ont montré que la fiction traverse le journal au XIX^e siècle, outrepassant les divisions entre les rubriques — ce que Marie-Ève Thérienty conçoit comme une forme de «littérisation du journal» et de «fictionnalisation du quotidien¹» —, une réflexion sur les rapports entre les genres sexués dans l'espace médiatique reste encore largement à faire pour comprendre les impacts de la compartimentation du masculin et du féminin sur la poétique du journal². Dans une volonté de contribuer à ce vaste champ d'exploration sur les «relations entre presse et catégories de genre³», je m'intéresserai ici aux effets provoqués par l'imaginaire et la fictionnalisation du féminin en observant dans quelle mesure les variations dans certaines représentations des femmes, dont celle de la lectrice, permettent de vérifier l'étanchéité des frontières entre les genres médiatiques, lesquelles seraient en partie déterminées par une dynamique de distinction entre les genres sexués. Ce type d'étude exigeant une analyse attentive du contenu et de l'organisation de la matière sur une longue durée, je me concentrerai sur un seul cas de figure, celui du *Pionnier de Sherbrooke* (1866-1902)⁴, pour tenter de cerner les effets de ces représentations du féminin sur l'architecture, le contenu

1 Marie-Ève Thérienty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «Poétique», 2007, p. 22.

2 C'est aussi le constat que font Christine Planté et Marie-Ève Thérienty dans leur article «Masculin/Féminin dans la presse du XIX^e siècle», Laurence Brogniez, Alexia Creusen, Muriel Andrin, Amélie Favry, Vanessa Gemis (dir.), *Femmes et critique(s). Lettres, arts, cinéma*, Namur, Presses universitaires de Namur, coll. «Langues et littératures», 2009, 192 p.

3 *Ibid.*, p. 31.

4 Dans *La presse québécoise des origines à nos jours*, André Beaulieu et Jean Hamelin soulignent le rôle important de ce journal régional dans l'histoire de la presse canadienne : «À plus d'une reprise au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la presse régionale — ou presse de province — a montré à la grande presse urbaine la voie de la modération, seule base solide de l'unité canadienne. Elle lui a donné plus précisément de sérieuses leçons — peu entendues il est vrai — en touchant du doigt les maux dont elle souffrait le plus : préjugés raciaux et religieux, atmosphère irrespirable de polémique qui nuisait à son audience et à son autorité. Il est vrai, cependant, que les fourvoiements de la grande presse canadienne tant du Haut-Canada que du Bas-Canada eurent cours également dans la presse régionale, et également dans celle de la région des Cantons-de-l'Est. Toutefois, il appartient à cette dernière, à travers l'histoire du *Pionnier de Sherbrooke*, d'avoir insisté sur la communauté d'intérêts et de buts qui unissent tous les Canadiens.» André Beaulieu et

et les modalités du discours. La variable du genre sexué me semble devoir être prise en compte dans cette période (1860-1880) de définition des genres médiatiques, car elle est non seulement susceptible d'approfondir notre compréhension du support et de sa poétique, mais aussi des possibles de la lecture et de l'écriture au féminin en contexte médiatique. La décennie 1860 voit en effet naître un intérêt plus soutenu des journaux canadiens-français à l'égard du lectorat féminin, intérêt qui coïncide avec la parution, en périodique ou en volume, des premiers romans de femmes, soit ceux de Rosanna Eleonora Mullins-Leprohon et de Clara Chagnon⁵. Les années 1880 précèdent, quant à elles, la rupture provoquée par l'apparition des pages féminines dans les grands quotidiens montréalais qui servent de tremplin à toute une cohorte de femmes de lettres⁶, mais sont marquées par la publication du premier roman psychologique, *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, d'abord en feuilleton dans *La revue canadienne* (1881-1882) puis en volume en 1884. *Angéline de Montbrun* se distingue de la production de l'époque par sa forme hybride, laquelle peut induire une volonté de mise à distance du modèle romanesque. N'est-il pas dit dès les premières pages du roman qu'Angéline, héroïne incarnant l'idéal féminin canadien-français par excellence, est pure et naturelle puisqu'elle n'a jamais lu le moindre roman? C'est dans cette perspective que cet article s'intéressera aux diverses représentations de la figure de la lectrice, qui devient une préoccupation plus importante au cours de la période, pour montrer que très tôt dans la mise en place de genres médiatiques distincts, le journal est structuré et compartimenté en fonction des individus mis en scène, des publics visés et des identités qu'il prête à ces mêmes publics.

FEMMES DANS LA PRESSE QUÉBÉCOISE ET GENRES MÉDIATIQUES

Les travaux de Marilyn Randall ont montré que le discours médiatique sur les femmes à la fin des années 1830 était étroitement lié aux luttes politiques opposant les patriotes aux bureaucrates: « Dans cette bataille discursive où chaque faction vise à atteindre l'autre dans son honneur, son courage ou sa moralité politique, on fait jouer aux femmes les rôles à la fois d'arme de guerre, de cible et de ligne de tir⁷. » Dans ce contexte, les femmes servent à ridiculiser l'adversaire sous le prétexte qu'elles font foi de la faiblesse des appuis à leur cause ou sont présentées sous les traits de la harpie. Le battage médiatique fait autour des incidents mettant en scène Hortense Globensky Prévost et Rosalie St-Jacques⁸, des bureaucrates ayant

Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, t. II: 1860-1879, Québec, Presses de l'Université Laval, 1973, p. 85.

5 Voir à ce sujet l'article de Julie Roy, « Quelques écrivaines québécoises du XIX^e siècle. Quand le roman historique se conjugue au féminin », *Québec français*, n° 140, hiver 2006, p. 34-36.

6 Sur cette période, voir les travaux de Chantal Savoie, notamment *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2014, 243 p.

7 Marilyn Randall, *Les femmes dans l'espace rebelle. Histoire et fiction autour des rébellions de 1837 et 1838*, Montréal, Nota bene, coll. « Convergences », 2013, p. 57.

8 Voir les articles d'Aegidius Fauteux, « Madame St-Jacques ou Les petits désagréments d'une bureaucrate », *La Patrie*, 4 novembre 1933, p. 36-38, et « Hortense Prévost ou La chevalière des Deux-Montagnes », *La*

manifesté publiquement et avec force leur obédience politique, est tout à fait exemplaire de ces deux tendances. Cette instrumentalisation partisane des représentations du féminin correspond aux principales orientations de la presse dans la première moitié du XIX^e siècle — conçue essentiellement comme un lieu de débats politiques et un médium au service de la création d'une identité nationale — ainsi qu'au principal lectorat visé : les hommes.

Avec la fin de la crise politique, le traitement médiatique des femmes, dont les représentations se diversifient, paraît se modifier. Les historiettes dont l'effet humoristique est créé par un brouillage des sexes se détachent ainsi progressivement de leur ancrage politique. L'anecdote suivante, par exemple, en témoigne :

Deux gamins, assis sur un banc, regardent défiler les passants, et se communiquent leurs impressions. L'un d'eux tout à coup, montrant du doigt une femme, avec une admiration qu'il ne peut pas contenir : — Oh ! regarde donc, Polyte ! c'te dame. Pristi ! quelle belle femme ! On dirait un homme⁹ !

La femme n'y est pas masculinisée en raison d'une quelconque intervention dans un domaine d'activité réservé aux hommes comme c'était le cas dans les années 1830-1840, mais bien pour montrer le chauvinisme de ces derniers, qui reconnaissent la beauté lorsqu'on leur renvoie leur propre reflet. Ces transformations coïncident d'ailleurs avec une augmentation de la présence des femmes dans l'espace médiatique à partir de 1860, que ce soit à titre d'auteures, d'objets du discours ou de destinataires. Selon Christiane Campagna,

c'est surtout à partir des années 1860 que l'on commence à s'adresser à elles plus régulièrement. La plupart du temps ce ne sont que quelques lignes qui les concernent. On ne parle jamais de politique aux femmes, sauf pour leur dire que le journal traitera aussi de sujets « moins arides¹⁰ ». Les fondateurs leur présentent plutôt les aspects « agréables » du journal : « [...] il s'efforcera d'être beau, aimable, pour vous plaire ; il se ferait même spirituel, si la chose lui était possible, pour vous amuser¹¹ ». Les auteurs des textes veulent aussi rassurer les dames sur le ton courtois qui sera employé dans le journal ainsi que sur le respect de la morale¹².

Cette prise en compte plus importante du public féminin aura donc des répercussions sur la facture, le contenu et le discours journalistiques, comme en témoigne l'analyse du *Pionnier de Sherbrooke* menée ici.

Patrie, 11 novembre 1933, p. 36-38, ainsi que l'ouvrage de Marilyn Randall, *Les femmes dans l'espace rebelle*.

⁹ [S. n.], « Variétés », *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 26, 6 avril 1867, p. 1.

¹⁰ *La Patrie*, 26 septembre 1854.

¹¹ *Le Crapaud*, 7 juin 1878.

¹² Christiane Campagna, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais, 1830-1880*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1998, f. 92-93.

Les dépouillements réalisés dans ce journal confirment que les femmes continuent d'être un sujet de fictionnalisation dans les décennies 1860 à 1880¹³, mais que d'autres figures que celle de la harpie — dont Randall a recensé de nombreuses occurrences — émergent, notamment celle de la criminelle. L'irruption de cette nouvelle figure n'est sans doute pas étrangère à la réactivation et à la cristallisation, dans l'imaginaire de la seconde moitié du XIX^e siècle, de la légende de « la Corriveau », femme suspectée d'avoir commis de nombreux meurtres conjugaux¹⁴. Les faits divers exploitent plus spécifiquement cette figure de la criminelle, qui revêt une identité multiple : la meurtrière, la femme-infanticide, la suicidaire et l'empoisonneuse. Comme le rappelle Alex Gagnon, « si le récit de la Corriveau met en scène une femme, il se trouve d'abord consolidé, fixé et raconté par des hommes¹⁵ ». Cette répartition des rôles entre le masculin et le féminin prévaut également dans les faits divers évoqués ici. Au moment où les journaux — majoritairement dirigés et rédigés par des hommes — publient des romans-feuilletons afin de s'attirer un lectorat féminin¹⁶, le fait divers¹⁷, quant à lui, diabolise la femme, aussi bien celle qui tue que celle qui lit. Que le portrait de la lectrice qui émane du contenu journalistique dédié aux femmes, principalement du feuilleton, ne coïncide pas tout à fait avec celui que donnent à lire plusieurs nouvelles relevant du fait divers incite à la réflexion, puisque ces deux

13 L'analyse s'arrête en 1881 en raison des changements dans le format du journal : la première page est désormais consacrée à des articles traitant de sujets agricoles, et le feuilleton est reporté en page 4. Ces bouleversements matériels ainsi que le changement de rédacteurs qui survient la même année étaient susceptibles de créer des distorsions dans l'analyse de contenu. Mais les bornes temporelles sont aussi significatives dans l'histoire du fait divers comme forme médiatique. L'année 1860 marque, selon Dominique Kalifa, le début de l'usage ordinaire du fait divers, tandis que 1880 constitue l'année à partir de laquelle le rapport à l'événement se transforme en raison, notamment, de la professionnalisation du fait-diversier et d'une écriture médiatique qui se veut plus informative. Voir Dominique Kalifa, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995, 351 p.

14 Alex Gagnon, *La communauté du dehors. Imaginaire social et représentations du crime au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2015, f. 6. Une version remaniée de la thèse a été publiée en 2016 aux Presses de l'Université de Montréal (coll. « Socius ») sous le titre *La communauté du dehors. Imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*.

15 *Ibid.*, f. 15.

16 Selon Anne-Marie Thiesse, « [o]n comprendrait mal cette affinité entre femme et feuilleton si on ne la situait pas dans le contexte de la vie quotidienne féminine. Longue série d'épisodes brefs, le roman-feuilleton scande assez bien les travaux et les jours d'une vie où les temps de loisirs sont rares et discontinus : une livraison peut être rapidement lue, entre deux tâches ménagères, et le suspense narratif par lequel elle se termine brise quelque peu la monotonie de l'existence. Surtout, le roman-feuilleton peut servir de support aux diverses formes de la sociabilité féminine. Dans les conversations entre voisines, parentes ou amies, le commentaire du feuilleton est le pendant exact de la discussion des nouvelles politiques entre hommes » (*Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, nouvelle édition, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Histoire », 2000 [1984], p. 15). La période couverte par l'enquête de Thiesse est plus tardive que celle qui est étudiée ici, mais les nombreuses interpellations du public féminin lorsqu'il est question du roman-feuilleton dans *Le Pionnier de Sherbrooke* m'incitent à partager ses conclusions tout en reconnaissant le caractère problématique et ambigu de la figure de la lectrice dans les journaux canadiens-français des années 1860-1880.

17 Comme le souligne Alex Gagnon, « il est difficile de dater avec précision l'apparition officielle de la catégorie "fait divers" dans les journaux canadiens du XIX^e siècle, [mais] on peut affirmer que, dans *Le Canadien*, la rubrique existe nommément dès 1843 — on la trouve également dans *La Minerve* en 1845 » (Alex Gagnon, *La communauté du dehors*, f. 52). Signalons que la première livraison de *Le Pionnier de Sherbrooke* en octobre 1866 contient une rubrique intitulée « Fait divers ».

rubriques entretiennent d'étroites relations par le partage de mécanismes, dont la présence d'un narrateur et la mise en récit¹⁸, et de thèmes communs comme le crime ou le quotidien trivial. Par ailleurs, contrairement au feuilleton, le fait divers, selon Anne-Marie Thiesse, occupe «une position intermédiaire¹⁹» au sens où il n'est pas comme la politique et la fiction littéraire associé à une lecture masculine ou féminine. Ces échos dissonants reposeraient, en somme, sur un double écart. Écart entre les rubriques en ce qui concerne la représentation de la lectrice et écart qui s'inscrit à l'intérieur même de la forme du fait divers, dont la fonction consiste, entre autres, à révéler une divergence entre une norme et une déviance. Cette opposition permet de cerner un décalage qui semble rendre compte, d'une part, de la présence de la lecture ou du lecteur masculin et, d'autre part, du discours ambiant qui condamne les romans publiés dans la presse en raison de leurs effets néfastes sur les plus vulnérables, parmi lesquels on trouve les petites gens, comme les épiciers et les domestiques, mais surtout les femmes. Dans le réquisitoire contre le roman-feuilleton, mené dans la seconde moitié du XIX^e siècle par le clergé notamment, les femmes paraissent tout particulièrement sans défense contre cette large exposition au romanesque et à la menace de corruption des mœurs que celle-ci représente.

LE PIONNIER DE SHERBROOKE ET LA LITTÉRATURE

Fondé en 1866 par les avocats Hubert-Charron Cabana et Louis-Charles Bélanger, *Le Pionnier de Sherbrooke* est un hebdomadaire conservateur, dont le mandat consiste à représenter et à défendre les intérêts des Cantons-de-l'Est et de leurs habitants de langue française. Sa devise, «La patrie avant tout», constitue une illustration forte de son attachement national. Traitant de politique, d'agriculture, de commerce et de science, ce journal régional réserve aussi un espace à la littérature, et plus précisément au feuilleton, dans la plupart de ses livraisons. La proportion des femmes et des pratiques littéraires féminines dans cette rubrique est significative considérant l'importance relative des références à la littérature dans l'ensemble de ce périodique. Statistiquement, on peut observer qu'avant le volume IX (septembre 1874), presque un feuilleton sur deux publié dans *Le Pionnier* est écrit par une femme, qu'il s'agisse de Rosanna Eleonora Mullins-Leprohon, de Raoul de Navery (pseudonyme d'Eugénie-Caroline Saffray) ou de Delphine de Girardin. À partir du volume IX cependant, *Le Pionnier* publie consécutivement trois feuilletons d'auteurs masculins, soit

18 Voir Anne-Claude Ambroise-Rendu, *Petits récits des désordres ordinaires. Les faits divers dans la presse française des débuts de la III^e République à la Grande Guerre*, Paris, Éditions Seli Arslan, coll. «Histoire, cultures et sociétés», 2004, p. 9-10. Lise Queffélec abonde dans le même sens lorsqu'elle observe que «roman-feuilleton et fait divers relèvent de la même esthétique. L'anecdote, le fait divers, comme le roman-feuilleton, transfigurent la banalité privée du sens quotidien en un temps plein, signifiant, insolite. Il y a une grande homogénéité entre les thèmes du roman-feuilleton et ceux des faits divers : heurs et malheurs des grands, crimes, ravages causés par la passion, dévouements sublimes, retour et vengeance, femme séquestrée par un monstre, etc. — et ils se sont de tout temps inspirés l'un de l'autre». Lise Queffélec, *Le roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», 1989, p. 29.

19 Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, p. 14.

ceux de François-Pierre-Ernest Capendu, de P.-B. Singer et d'Henri Lasserre. Malgré cette masculinisation plus marquée du feuilleton, le féminin n'est pas complètement évincé de cette rubrique, puisque les lectrices continuent d'être interpellées à titre de public de prédilection. Les autres changements corollaires résident dans la nature des interventions féminines ainsi que dans la localisation des rubriques dédiées aux femmes. En effet, de la première page, les discours émis par ou pour les femmes se déplacent à la quatrième page, et le feuilleton n'échappe pas à cette migration²⁰. Ce changement coïncide, en outre, avec l'expansion du journal, qui passe de six à huit colonnes en octobre 1874. L'augmentation du format semble ainsi concorder avec un déclassement du contenu dédié aux femmes et, par conséquent, du public féminin.

AUTOUR DU FEUILLETON

Rosanna Eleonora Mullins-Leprohon (1829-1879), Montréalaise d'origine anglophone, est l'une des auteures les plus prisées du *Pionnier de Sherbrooke*. Entre l'année de la fondation du journal et 1873, cinq de ses romans, traduits en français, y sont publiés, soit *Antoinette de Mirecourt*, *Le Manoir de Villeraï*, *Armand Durand*, *Ida Beresford* et *Ada Dunmore*. Fidèle à ses principes de défendre les intérêts francophones, la rédaction du journal félicite davantage le traducteur que l'auteure de ces romans. Et, bien que ce soit le nom de Madame Leprohon²¹ qui figure en dessous du titre du feuilleton, c'est celui du traducteur, E. L. de Bellefeuille²², qui apparaît à l'endroit de la signature. Le premier roman de Madame Leprohon est publié dès le deuxième numéro du *Pionnier de Sherbrooke*, en remplacement des *Mémoires d'un prisonnier d'État canadien*, dont la publication est rapidement interrompue par la rédaction :

Nous demandons pardon à nos lecteurs pour l'interruption du feuilleton commencé dans notre premier numéro. Après mûre réflexion [sic], nous en sommes venu [sic] à la conclusion qu'il vaut mieux en abandonner la publication, dans l'intérêt de notre feuille et pour la satisfaction d'un plus grand nombre de lecteurs. Ayant résolu de publier d'abord, pour feuilleton, un roman canadien et n'ayant pu nous procurer à temps l'ouvrage désiré, nous résolûmes de publier les *Mémoires d'un prisonnier d'État canadien*, seul ouvrage du genre en notre possession. Nos lecteurs n'y perdront rien. La lecture du charmant petit roman de Mde. Leprohon, *Antoinette de Mirecourt*, peinture pittoresque de mœurs canadiennes, les dédommagera au centuple. Nous faisons d'ailleurs ce changement à la demande d'amis que nous estimons trop pour qu'ils nous soient [sic] permis d'hésiter un instant²³.

20 Dans la livraison du 22 avril 1881, l'éditorial mentionne le changement morphologique de la publication : « Notre première page sera à l'avenir consacrée à la reproduction d'articles intéressant spécialement nos lecteurs de la campagne. Nous publierons chaque semaine une causerie de Jean Bellevue, nom bien connu de la classe agricole. Nos aimables lectrices trouveront leur feuilleton sur notre quatrième page. » *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. XV, n° 187, 22 avril 1881, p. 2.

21 Rosanna Eleonora Mullins épouse le docteur Jean-Lucien Leprohon en 1851.

22 Joseph Édouard Lefebvre de Bellefeuille.

23 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 2, 20 octobre 1866, p. 2.

Les romans de Madame Leprohon sont donc privilégiés par la rédaction parce qu'ils sont canadiens, non seulement en raison de la nationalité de leur auteure, mais également par les mœurs et les caractères qui y sont dépeints²⁴. Conformément aux orientations patriotiques et catholiques du *Pionnier*, les romans de Madame Leprohon contribuent à l'énonciation éditoriale telle que décrite par Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier :

[L]a notion d'énonciation ne renvoie pas ici à une métaphore linguistique ; elle suggère en revanche qu'en deçà ou en amont de l'énonciation discursive d'un texte donné (l'œuvre d'un auteur célèbre, le texte d'un règlement ou la mosaïque d'un journal par exemple) se situe une autre énonciation, d'un autre ordre, même si elle lui est intimement liée. Cet autre niveau d'énonciation définit les formes mêmes qui rendent le texte possible, qui lui permettent d'avoir une visibilité : ce qui le conduit à être hiérarchisé ou non, à conjuguer les discours de telle ou telle façon²⁵...

Des commentaires de la rédaction accompagnent généralement la publication des feuilletons pour en faire la promotion. Ce discours-remorque constitue le lieu tout indiqué pour interpeller et caractériser le lectorat féminin. Lors de la première livraison du roman-feuilleton français *L'enfant maudit* de Raoul de Navery, on retrouve en page 3 le commentaire suivant, dans lequel la rédaction s'adresse spécifiquement à la lectrice : « Nous commençons, avec ce numéro, la publication d'un roman qui devrait intéresser nos lectrices. Nous le recommandons pour sa moralité²⁶. » Puis, à la toute dernière livraison de *L'enfant maudit*, dans un entrefilet intitulé « Notre feuilleton », la rédaction s'empresse de promouvoir le prochain roman à paraître par tranches dans ses pages afin de fidéliser le lectorat féminin :

Nous finissons avec ce numéro le magnifique roman de *L'enfant maudit*, par Raoul de Navery, que nos lectrices ont tant aimé. Nous en commencerons un nouveau, la semaine prochaine, par le même auteur. Nous pouvons le recommander tant sous le rapport de la morale que sous celui de l'intérêt et de l'intrigue. *Le gouffre*, tel sera son titre. Nous avons confiance qu'il donnera à nos aimables lectrices pleine et entière satisfaction²⁷.

Cette stratégie éditoriale apparaît systématiquement lorsque les romans sont de la plume d'une femme, et plus rarement lorsqu'il s'agit d'auteurs masculins, comme

24 Dans l'édition française publiée chez Beauchemin et Valois en 1865, le traducteur, J. A. Genand, insiste sur le caractère résolument canadien du roman : « [L]'ouvrage de Madame Leprohon est [...] essentiellement canadien. Il se rapporte à l'Histoire de notre pays ; les personnages qui y figurent appartiennent, pour la plupart, à la vieille noblesse française ; la scène se passe à Montréal : tout, en un mot, y est canadien. » Madame Leprohon, *Antoinette de Mirecourt ou Mariage secret et chagrins cachés*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1865, p. iii.

25 Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier, « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communications et langages*, n° 145, septembre 2005, p. 6.

26 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. XIII, n° 75, 28 février 1879, p. 3.

27 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. XIV, n° 114, 28 novembre 1879, p. 2.

c'est le cas ici pour annoncer la publication du *Gentilhomme pauvre* d'Henri Conscience²⁸ :

Nous avons terminé, la semaine dernière, avec le dernier numéro de notre quatorzième année, le roman si palpitant d'intérêt, *Le Gouffre*, qui a si vivement amusé nos aimables lectrices. Nous commençons avec le présent numéro, qui est en même temps celui qui commence notre quinzième année, un nouveau roman intitulé, *Le Gentilhomme pauvre*. Il sera digne en tout point de l'attention du public. Aussi moral qu'intéressant, il nous permet d'admirer la noblesse des sentiments aux prises avec l'égoïsme. Le triomphe des nobles principes est la digne fin du drame que l'auteur met devant ses lecteurs. C'est donc avec satisfaction que nous arrivons au dénouement. Nos lectrices ne manqueront pas de lire ce feuilleton avec le plus grand intérêt²⁹.

Peu à peu, ce procédé publicitaire se raffine, puisque la rédaction prend soin de préciser que la moralité n'enlève rien au divertissement. Ainsi représentée, la lectrice est davantage celle du roman-feuilleton que celle du journal : la lecture féminine est non seulement circonscrite, mais elle nécessite aussi un encadrement particulier. La rédaction s'assure d'offrir aux abonnées des romans dont la moralité est irréprochable, plaçant dès lors la lecture féminine sous l'autorité préalable d'une lecture masculine, qui seule paraît dotée de jugement et de distance critiques. Le rédacteur donne sa caution en attestant la conformité des œuvres qu'il publie à l'ordre politique et religieux établi.

Dans le premier roman de Madame Leprohon à paraître dans les pages du *Pionnier de Sherbrooke*, *Antoinette de Mirecourt*, le personnage éponyme se reproche à elle-même la perte de ses bonnes mœurs d'autrefois en raison de sa fréquentation des soirées mondaines et des romans sentimentaux :

Oui, rougis, Antoinette, car la réponse te condamne et t'humilie ; la lecture de romans frivoles, de poèmes [sic] exagérés, la compagnie d'hommes du grand monde dont les flatteries et la conversation légère avait [sic] fini par ne plus l'affecter : voilà ce qui avait remplacé ses bonnes habitudes d'autrefois³⁰.

L'homme que le père d'Antoinette souhaite la voir épouser, parce qu'il est un Canadien français, se présente, en outre, comme l'antithèse du romanesque en raison de ses valeurs d'authenticité et de sincérité : « — Oui, je vous aime, et si l'expression de mon amour ne prend pas le caractère de frénésie que les héros de romans et de mélodrames se croient tenus d'afficher, elle n'est pas moins sincère ni moins entière³¹. » En contrepartie, le prétendant intéressé par la dot et non par le cœur de la jeune fille, le major Sternfield, qu'elle finit d'ailleurs par épouser en secret, semble davantage

28 Le feuilleton est toutefois publié de manière anonyme, de sorte que le genre sexué de l'auteur n'est pas précisé.

29 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. XV, n° 157, 24 septembre 1880, p. 2.

30 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 8, 1^{er} décembre 1866, p. 1.

31 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 14, 12 janvier 1867, p. 1.

associé au genre romanesque et à l'illusion, puisqu'il apporte, lors de ses visites à Antoinette de Mirecourt, « quelques livres de littérature³² ». Dans cette charge implicite contre le roman sentimental, le cousin d'Antoinette reproche d'ailleurs à sa propre épouse, Lucille, de ne s'exprimer qu'en « phrases romanesques³³ », montrant l'influence sans limites du genre sur les jeunes femmes. Ce personnage féminin paraît en effet superficiel et déconnecté du réel, établissant régulièrement des équivalences entre les événements et leurs principaux acteurs et le romanesque³⁴. Pour chasser la mélancolie qui l'habite, Lucille recommande entre autres à Antoinette « [d'arrêter] de penser, [de prendre] un roman, [d'essayer] une intrigue ou [de jeter] un coup d'œil sur les toilettes³⁵ ». La lectrice du journal *Le Pionnier* est donc invitée, par de nombreuses adresses lancées par la rédaction, à lire des romans dans lesquels les personnages féminins sont blâmés en raison des dérives occasionnées par leur inclination pour le genre romanesque. Autrement dit, le feuilleton attire la lectrice pour mieux la condamner ou la normaliser. Cette hypothèse est confortée par le discours que tient le traducteur, J. A. Genand, dans sa préface à l'édition française d'*Antoinette de Mirecourt* :

Ce qu'on est convenu d'appeler le roman moderne règne malheureusement chez nous, comme ailleurs, et ce serait en vain qu'on essaierait de le détrôner : lutter contre cette folie du siècle serait une autre folie. Mais, de même qu'un peuple n'a que le gouvernement qu'il se crée, du moins par son attitude, de même une société ne reçoit que la nourriture intellectuelle qu'elle veut ; s'il est impossible de substituer un genre à un autre, il n'est pas impossible de le modifier, de rendre cette nourriture plus saine. — J'ai voulu prouver à mes lecteurs que si la lecture des romans est une nécessité, il est du moins possible de lire honnêtement des romans honnêtes. En effet, contrairement à la plupart des romans importés en ce pays, qui, tous ou à peu près sans exception, s'étudient à embellir le Vice et à enlaidir la Vertu, *Antoinette de Mirecourt* est une grande leçon de morale³⁶.

Les romans de Madame Leprohon, grâce à l'idéologie patriotique et antiromanesque qu'ils véhiculent, sont présentés comme un remède moral au mal qui ronge les jeunes femmes ; une sorte de succédané ou de traitement de substitution canadien visant à désintoxiquer les lectrices des mauvais romans étrangers.

32 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 15, 19 janvier 1867, p. 1.

33 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 19, 16 février 1867, p. 1.

34 En cela, elle est peut-être celle qui incarne le mieux la folie romanesque, définie par Marie Baudry comme « cette étrange maladie qui consiste à vouloir imposer au réel une vision née des romans, [et qui] n'est plus que du côté féminin ». Marie Baudry, *Lectrices romanesques. Représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin/féminin dans l'Europe moderne », 2014, p. 24.

35 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. I, n° 25, 30 mars 1867, p. 1.

36 Madame Leprohon, *Antoinette de Mirecourt*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1865, p. ii-iii.

À l'occasion, des comptes rendus de procès paraissent en première page dans l'espace généralement réservé au feuilleton. Cela est sans doute redevable à la profession des deux fondateurs, mais aussi à l'imaginaire du crime qui traverse et imprègne le *xix^e* siècle tant en France qu'au Québec, comme l'ont montré les travaux de Dominique Kalifa et d'Alex Gagnon. Lorsque le feuilleton est interrompu par les nouvelles de la cour criminelle, on retrouve en deuxième page un mot de la rédaction, qui dit regretter d'avoir à reporter la suite de l'intrigue au prochain numéro. Ces mots d'excuse sont principalement adressés aux lectrices du *Pionnier*. Les rédacteurs interpellent à la fois les « lecteurs » et les « lectrices », mais la mention de ces dernières est souvent précédée de l'adverbe « surtout » et d'adjectifs tels que « charmantes » ou « bienveillantes »³⁷. L'adresse au lectorat féminin semble par conséquent beaucoup plus ciblée, cette insistance confirmant que les femmes constituent le public visé par la publication de cette rubrique.

Ces résumés de la cour ainsi que certains faits divers criminels offrent des représentations du féminin qui contrastent avec celles proposées dans le discours d'accompagnement des feuilletons. À la lectrice aimable, douce et morale s'oppose ainsi toute une galerie de femmes criminelles. Citons, à titre d'exemple, quelques-uns des faits divers rapportés dans les pages du *Pionnier* : celui mettant en scène Sophie Boisclair qui, accusée d'avoir assassiné son époux en l'empoisonnant, fait appel de sa condamnation, car elle est enceinte (20 avril 1867) ; celui de l'une des filles Thiffault, de Saint-Tite, qui subit un procès pour infanticide et est acquittée (24 septembre 1869) ; celui d'une jeune femme qui met fin à ses jours par la noyade (22 août 1873) ; puis, celui d'une femme emprisonnée pour violence conjugale (9 août 1878). On retrouve aussi le fait divers intitulé « Le mort vivant », qui narre avec détail la tentative de meurtre par empoisonnement d'une femme contre son mari. Ce dernier, découvrant les machinations de son épouse, joue la comédie en feignant la mort (24 janvier 1879). Le contexte familial du crime — la femme sévissant principalement à l'intérieur du foyer domestique, commettant son crime à l'endroit de ses proches : mari, parents, enfants — exacerbe le caractère transgressif de cette représentation du féminin. En parallèle avec ces textes portant sur la criminalité féminine, le *Pionnier* publie des faits divers qui dramatisent la lecture des femmes. Ces deux représentations du féminin dans l'écriture du fait divers et la dangerosité qui leur est associée témoignent de l'inquiétude qu'inspire la sphère domestique, lieu par excellence des délits des femmes³⁸. Dans l'espace du journal, la folie meurtrière féminine et la folie romanesque se font écho, contribuant à l'interlisibilité des textes, laquelle

37 Selon Lise Queffélec, « [l]a femme n'est pas, alors, considérée comme la seule destinataire du roman, mais plutôt comme sa destinataire privilégiée, ou mieux encore comme l'image privilégiée de ce destinataire ». Lise Queffélec, « Le lecteur du roman comme lectrice. Stratégies romanesques et stratégies critiques sous la monarchie de Juillet », *Romantisme*, n° 53, 1986, p. 9.

38 Selon Anne-Claude Ambroise-Rendu, la chronique de fait divers constitue un révélateur « de ce qui intéressait les gens à la fin du *xix^e* siècle ; elle est une image de ce qui constituait l'arrière-plan de leurs soucis, de leurs frayeurs et de leurs distractions ». Anne-Claude Ambroise-Rendu, *Petits récits des désordres ordinaires*, p. 11.

repose sur le montage des rubriques contiguës « disséminant les différents éléments d'une argumentation dans plusieurs textes en apparence disjoints les uns des autres. D'où une étonnante porosité de la matière discursive qui tend à effacer l'hétérogénéité apparente du journal au profit d'une interdiscursivité performative³⁹ ».

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la critique, notamment religieuse, décrit la lecture romanesque et ne cesse de mettre en garde le public, et tout particulièrement les femmes⁴⁰, contre le roman. Cet extrait condense les principaux reproches adressés au genre romanesque, de même que les dangers qu'il représente pour les femmes :

Le roman [...] s'attaque surtout aux femmes dont il a la prétention de peindre les sentiments, les pensées et les mœurs. Il n'est point l'idéalisation mais le travestissement de tout ce qui émane d'elles et c'est là ce qui constitue avant tout le caractère de perversité de ces sortes d'écrits. À ce point de vue, il n'est pas seulement antireligieux, il est de plus asocial, parce qu'il mène au mépris de la femme en la prostituant au vice, dans la personne de ses héroïnes qu'il suppose être formées à sa ressemblance et en lui déniaient la vertu⁴¹.

Cette charge d'époque contre le roman sentimental s'infiltré dans la chronique du fait divers du *Pionnier de Sherbrooke*. Si le discours y est moins prescriptif que dans le réquisitoire du clergé, il n'en demeure pas moins animé d'une visée préventive et édifiante implicite :

La lecture des romans — Dans un modeste logement du 20^e arrondissement, à Paris, raconte la Liberté, demeurait une jolie petite fille de quatorze ans et demi, dont les parents s'absentaient assez longtemps, dans le courant [sic] de la journée, pour laisser à leur enfant le temps de lire les journaux et les romans. Or, hier, en rentrant chez elle, la malheureuse mère tomba évanouie devant l'affreux spectacle qui s'offrait à sa vue : la jeune fille était là, devant elle, couchée à plat ventre, asphyxiée par le charbon d'un fourneau fumant encore, en même temps qu'étranglée par un mouchoir qu'elle avait roulé autour de son cou ; les deux jambes étaient brûlées jusqu'aux genoux, et, détail horrible, la bottine gauche était à un mètre du cadavre conservant encore le pied qu'elle avait chaussé. Sur la commode, des journaux radicaux : la Cloche, le Rappel, l'Almanac Démocratique [sic], la Lanterne ! D'un paquet de romans, elle s'est fait un oreiller pour attendre la mort. Enfin, à côté d'elle, un écrit au crayon contenait ces mots : « Je me fais mourir : la seule chose que je demande à papa et à maman, c'est que mon corps n'entre pas à l'église. »⁴²

39 Micheline Cambron, « Introduction. À la recherche de l'utopie », *Le journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie, 1836-1845*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1999, p. 45.

40 Dans le sermon que prononce le frère Baudevin et qui sera retranscrit dans *Le foyer domestique* (juillet 1879, p. 339), les femmes sont présentées comme étant plus vulnérables que les hommes aux mauvaises lectures.

41 François-Xavier Demers, « Le christianisme dans l'histoire », *La Revue canadienne*, vol. XIV, 1877, p. 166.

42 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. VI, n° 38, 21 juin 1872, p. 1. Ce texte fait écho aux risques désastreux évoqués par Édouard Sempé : « S'il n'emmène pas toujours le suicide ou n'entraîne pas la vertu dans l'ornière

La morale qui se dégage de cette nouvelle de fait divers touche aussi bien les jeunes filles que leurs parents en ce qu'elle constitue une illustration dramatique des conséquences funestes du manque de surveillance et d'encadrement de la lecture féminine. Les romans sont littéralement présentés comme le cercueil de la jeune suicidée.

Dans la même veine, il faut aussi attirer l'attention sur ce fait divers qui convoque l'image du feu comme métaphore de la consommation des femmes par la fiction :

Une femme brûlée à mort — Lundi, le 29 avril dernier, le député coroner de cette ville a tenu une enquête, au canton de Cleveland, environ trois milles plus bas que Richmond, sur le corps de Madame Trotter Elliott, qui avait brûlée [sic] à mort la nuit précédente. On ne sait pas au juste comment le feu a pris, mais il a originé dans la chambre où dormait seule Madame Elliott. Elle avait l'habitude de lire après s'être mise au lit, et une ou deux fois elle s'était endormie laissant la lampe allumée. L'impression générale est que le feu a dû être causé par la lampe qui contenait de l'huile de charbon et qui a dû être renversée [sic] par accident⁴³.

Outre ces démonstrations flamboyantes, on retrouve également des manifestations plus prosaïques et quotidiennes des incidences du romanesque sur la vie familiale :

Madame est absorbée par la lecture d'un roman nouveau; tout en lisant, elle sent vaguement, dans sa conscience, qu'elle néglige peut-être ses devoirs de surveillance. — Henriette, dit-elle d'une voix distraite à l'aînée de ses enfants, où est ta petite sœur? — Dans la chambre à côté. — Eh bien! ajoute-t-elle sans se détacher de sa lecture, va voir ce qu'elle fait et dis-lui qu'elle ne doit pas le faire⁴⁴.

Ce court texte établit clairement un lien de causalité entre la lecture et la négligence des devoirs maternels, à l'instar du discours religieux.

Comment expliquer que *Le Pionnier* fasse la promotion des romans qu'il publie en feuilleton auprès des femmes tout en alimentant le discours qui condamne la lecture féminine? Certes, le journal est une entreprise commerciale et doit par conséquent plaire au public le plus large pour être rentable. Mais une analyse des jeux d'échos entre les rubriques permet de montrer comment le journal navigue entre ces deux antagonismes. Les assurances de moralité ne semblent pas suffisantes pour faire contrepoids au récit des incidents funestes découlant des pratiques de lecture féminines. Quelles réflexions peut-on tirer de cette place d'entre-deux qu'assigne le journal à la lectrice en l'interpellant d'une part et en la pourfendant de l'autre? Pour apporter des éléments de réponse à ces questionnements, signalons que deux des trois nouvelles de faits divers mettant en scène des lectrices dans des situations pour

des chutes, toujours le roman altère la pureté du cœur, le passionne pour l'impossible et dégoûte l'esprit des choses sérieuses.» Édouard Sempé, «De l'abus du talent», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. II, n° 1, 5 janvier 1860, p. 105.

43 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. VI, n° 31, 3 mai 1872, p. 2.

44 *Le Pionnier de Sherbrooke*, vol. XIII, n° 87, 23 mai 1879, p. 1.

le moins embarrassantes sont tirées de la presse étrangère, surviennent ailleurs qu'au Canada, tandis que la troisième se déroule dans un espace géographique indéterminé. Cette menace venue d'ailleurs tend donc à confirmer le discours tenu notamment par le traducteur J. A. Genand sur l'influence plus néfaste de la littérature étrangère que de la littérature canadienne, dont le caractère moral est davantage probant. L'espace croissant qu'occupent les femmes, à la fois comme objets du discours, destinataires et sujets, tend à amoindrir les effets de compartimentation des rubriques en fonction des sexes. La dissémination du féminin dans la matière journalistique provoque en outre des effets d'interlisibilité patents qui consolident l'énonciation éditoriale.

+

L'étude du *Pionnier* menée ici et qui offre les premiers résultats d'une plus vaste recherche encore en défrichage a permis de montrer que le feuilleton et le fait divers — délimités par des frontières génériques perméables — partagent une même fonction régulatrice qui vise tout particulièrement le lectorat féminin et, par extension, l'identité féminine. Tous deux offrent « un modèle de comportement⁴⁵ » ou un anti-modèle aux femmes qui lisent pour leur permettre, à elles et à l'ensemble de la société canadienne-française de la seconde moitié du XIX^e siècle, d'éviter le pire, soit la perversion, la criminalité, la corruption des mœurs ou la mort. La lectrice pervertie et représentant un danger pour elle-même et ses proches paraît également instrumentalisée au profit de la promotion de la littérature canadienne, présentée comme saine, religieuse et patriotique. La représentation du féminin dans *Le Pionnier de Sherbrooke* épouse en quelque sorte la courbe du siècle, où l'intérêt se déplace de plus en plus de la politique vers la littérature nationale. Parfois négative — pensons à la figure du bas-bleu ou à celle de la lectrice étourdie —, cette association des femmes à l'activité littéraire semble toutefois contribuer à l'ouverture des possibles en matière d'écriture au féminin, comme le montre l'importance qu'accorde la rédaction du *Pionnier* à la production de Rosanna Eleonora Mullins-Leprohon. Évidemment, les conclusions de cette analyse de la représentation de la lectrice dans les rubriques du feuilleton et du fait divers devront être complétées par une étude de témoignages laissés par les lectrices et lecteurs réels — si de telles sources ont été conservées⁴⁶ —, lesquels nous renseigneraient quant aux effets concrets sur les usages du journal de cette compartimentation des rubriques en fonction des genres sexués. De même, l'examen de l'énonciation éditoriale dans une perspective de rapports de genre pourrait être prolongé par la comparaison avec d'autres journaux, qu'ils soient régionaux ou urbains, d'allégeance conservatrice ou libérale. Cela dit, l'étude du *Pionnier* a permis de mettre en évidence que la « partition des espaces⁴⁷ » médiatiques ne conduit pas, comme

45 Anne-Claude Ambrose-Rendu, *Petits récits des désordres ordinaires*, p. 15.

46 Même si les rédacteurs évoquent à l'occasion la satisfaction des lectrices, ils ne publient aucune correspondance à l'appui.

47 Christine Planté et Marie-Ève Thériault, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thériault et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 1447.

on serait porté à le croire, à l'exclusion des femmes ni même à leur marginalisation dans le journal. L'inscription du féminin dans cette feuille régionale montre que la sphère domestique constitue une préoccupation centrale de la sphère publique dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et c'est précisément cette dialectique privé/public qui constitue la principale voie d'infiltration, voire de contamination, du féminin tant dans les « zones réservées⁴⁸ », comme le feuilleton, que dans les autres rubriques qui ne sont pas d'emblée associées à l'une ou à l'autre des catégories de genre, comme celle du fait divers.

48 *Ibid.*, p. 1448.